

## **La maternité de substitution**

### **Catherine Le Grand-Sébille**

*Socio-anthropologue, maître de conférences, Faculté de Médecine Lille 2, membre du conseil scientifique de l'Observatoire Éthique et soins hospitaliers de l'AP-HP*

Colloque « la loi bioéthique, de 2004 à demain, quels enjeux éthiques ? »  
Sénat 16 mars 2009

### **Biologisation de nos vies**

Vous me confiez la tâche d'éclairer une situation troublée et troublante dans un contexte de plurivocité des valeurs où il semble, pour l'instant, difficile de se donner une loi commune.

L'anthropologie, si elle peut contribuer, modestement, à la compréhension des transformations liées à la parenté et à la filiation dans un monde globalisé, ne peut le faire qu'en « sortant » les questions de sexualité, de procréation, de fabrication des enfants, des sphères de l'intime ou du privé. Tous les enjeux éthiques liés à la Gestation Pour Autrui (GPA) nous paraissent relever d'une réflexion collective.

Précisons que notre discipline rend compte de cette caractéristique proprement humaine qui consiste à attribuer du sens au monde et aux événements biologiques. Cette traduction de l'expérience sensible et des représentations idéelles (la pensée, et l'imaginaire) en un système sémantique, c'est ce que nous appelons le symbolique. Or, l'activité symbolique ne saurait relever du seul individu, ou d'un seul couple, pour ce qui concerne la procréation, par exemple. Elle implique un collectif partageant les mêmes symboles sociaux. Ces symboles peuvent évidemment changer. Mais ils sont des repères indispensables pour « faire famille » comme pour « faire société ». Ils ont une efficacité sociale certaine puisqu'ils donnent naissance à des institutions qui organisent les rapports sociaux, mais aussi à des espaces, à des édifices où ces rapports, régulés, s'exercent.

Pour le dispositif de gestation pour autrui, les symboles sociaux sont à construire. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne doivent pas l'être.

À la différence des approches philosophique ou psychologique, l'approche anthropologique s'ancre dans les sciences sociales qui ont montré que beaucoup de faits sociaux échappaient à la libre volonté des hommes. Nos lois, par exemple, ne sont pas (et ne doivent pas être en démocratie) seulement celles que nous nous donnons à nous-mêmes. En fait, pour

l'anthropologie et la sociologie, les hommes ne sont ni incohérents, ni libres. Pourtant, nous percevons souvent la vie humaine comme une suite de décisions personnelles, de choix librement effectués, d'actions volontaires, et même de purs hasards. En d'autres termes, la plupart des individus croient avoir la maîtrise de leurs pensées, de leurs comportements, de leur destin et même de leur sexualité, alors qu'il y a des forces à l'œuvre dans le monde social, des forces parfois inconscientes et souvent implicites, qui s'exercent sur chacun des individus qui le composent.

En fait, nous sommes un certain nombre, en sciences sociales, à considérer que la notion de sujet est plus adéquate que celle d'individu. Mais ce n'est pas une espèce de sujet pur, de sujet transcendantal, auquel on attribuerait des catégories universelles, hors du social et de la culture. C'est un sujet dont les catégories de perception et de pensée, les structures, les schèmes, avec lesquels il va construire le monde, sont pour une part les structures du monde dans lequel il est. Ceci n'empêche pas l'improvisation, la création et aussi la part de liberté qu'on acquiert en reconnaissant en soi, ces contraintes sociales et symboliques.

Ce sujet composite qui se dessine-là permet de mieux comprendre pourquoi les anthropologues posent un regard circonspect sur la primauté du biologique dans la définition de l'humain aujourd'hui. Au point même d'avoir pu parler, pour Marc Augé, d'une « biologisation » de nos vies. Or, un des étonnements que nous avons devant la GPA, nouvelle formule, c'est la place que la médecine et la biologie viennent y occuper. Permettant qu'un embryon techniquement conçu avec les cellules sexuelles d'un homme et d'une femme (qui ne constituent pas obligatoirement un couple) soit implanté dans l'utérus d'une autre femme. Femme qui devra recevoir le traitement prescrit par le médecin pour préparer son corps à cette installation<sup>1</sup>. La bio-technique est aussi directement présente dans les situations où une analyse de l'ADN va permettre de faire reconnaître la paternité dans cette conception hautement contrôlée. De même, la grossesse et l'accouchement de la gestatrice font l'objet d'une forte médicalisation. Ainsi, tout ce parcours d'enfantement est jalonné par l'intervention médicale. Cela suffit-il à le faire entrer dans une continuité symbolique ?

Une autre précision est importante pour ce que nous discutons ici : la très grande majorité des anthropologues récuse l'idéologie libérale selon laquelle la propriété privée est au fondement de la société quand l'individu en constitue sa base.

Notre objet, c'est de tenter de comprendre les façons de penser et d'agir des membres d'une société, la nature de leurs rapports symboliques et sociaux, les représentations qu'ils se font de ces rapports et de leurs places au sein de ces rapports. Dans ce que nous comprenons des sociétés humaines, il apparaît que l'enfant n'est jamais la seule propriété

---

<sup>1</sup> En effet, la donneuse d'ovocyte et la gestatrice doivent synchroniser leurs cycles d'ovulation à l'aide de médicaments, dans les cas de transferts d'embryons.

des ses parents. Ainsi que le formulent les sociologues, Martine Segalen et Claudine Attias-Donfut :

« *Psychanalystes et ethnologues s'accordent pour montrer qu'aucun des systèmes de filiation n'existe sans référence à un au-delà de la relation dyadique entre parents et enfants...* »<sup>2</sup>

## **Transgression de l'inviolabilité de l'enveloppe corporelle**

Donc le risque, pour l'anthropologue, dans le cadre de la gestation pour autrui, n'est pas qu'un enfant ait plusieurs parents. Partout et toujours, il lui en faut plusieurs pour se socialiser : des parents spirituels, des grands-parents, des beaux-parents, des parents de naissance, des parents adoptifs, des parents de substitution, mais aussi des ancêtres, des divinités etc.

« *Nulle part, comme l'écrit Maurice Godelier, un homme et une femme ne suffisent à faire à eux seuls un enfant.* »<sup>3</sup>

Nous ne sommes, en effet, pas effrayés par une pluriparentalité ordonnée, sans confusion des places ni des responsabilités. Et beaucoup d'entre nous conçoivent que la famille contemporaine s'étende jusqu'à l'homoparentalité.

Le risque éthique et symbolique serait davantage, par une procédure d'abandon et la création d'un acte de naissance qui ne tiendrait pas compte de ce « don d'engendrement » comme la sociologue Irène Théry nomme la GPA, qu'on élimine les parents gestateurs, les parents donneurs d'engendrement, pour retrouver de façon fictive, clandestine ou légale un « semblant » d'atome de parenté avec les seuls parents par la filiation juridiquement reconnue<sup>4</sup>.

De même, les chercheurs de notre discipline ne sont pas effrayés par la circulation des enfants. Nous connaissons maintes situations de par le monde où les enfants sont donnés, confiés, vendus, proposés à l'adoption, notamment pour pallier la stérilité... Là encore les liens ne sont pas exclusifs. Dans le contexte d'hyper-modernité qui est le nôtre, la circulation des ovocytes ou des organes nous posent certainement plus de difficultés, tant le commerce des éléments constitutifs du corps humain nous confronte à la transgression de l'inviolabilité de l'enveloppe corporelle.

Abordons rapidement d'autres questionnements éthiques.

Le risque que l'enfant conçu grâce à la GPA offre une nouvelle figure réifiante du bébé-médicament, celui qui répare ce qui s'instaure comme maladie et comme manque : l'infertilité d'origine utérine. C'est une place

---

<sup>2</sup> *Grands-parents. La famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob, 1998.

<sup>3</sup> *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 137.

<sup>4</sup> Irène Théry qui s'engage pour la levée de l'anonymat dans tous les cas d'AMP avec don, dénonce le modèle « assimilationniste » qui consiste, dit-elle, à mimer la famille dite normale au prix de dénis, de secrets, de mensonges. *Le Monde*, Grand entretien, 25-26 janvier 2009, p. 14.

si nouvelle pour l'enfant que nous nous trouvons démunis pour « penser » son développement, même si le pédopsychiatre François Ansermet dans sa pertinente réflexion sur la *Parentalité stérile*, nous assure que « quel que soit son mode de procréation » l'enfant inventera la réponse pour devenir lui-même.<sup>5</sup>

Un autre trouble, que plusieurs psychanalystes ont déjà pointé, notamment Myriam Szejer et Jean-Pierre Winter, renvoie à la séparation du corps et de l'esprit, au clivage instauré entre le ventre qui porte, d'une part, et l'affect d'autre part. Vision quasi mécaniste de la fabrication des enfants avec la GPA, d'où le sexe est éliminé, d'où les affects doivent être maîtrisés et/ou externalisés. Toutes les théories et observations sur le lien épigénétique, sensoriel qui unit la femme/mère et l'enfant qu'elle porte se trouve bouleversées par ce travail de la grossesse destiné uniquement à produire un enfant avec le projet de transférer dès la naissance les droits, les devoirs et les sentiments parentaux aux parents d'intention. Ce clivage est malaisé à admettre tant les discours de l'obstétrique, de la psychanalyse du bébé, ou de la puériculture ont façonné autrement, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, nos représentations et nos normes sociales.

Enfin, sur un plan plus politique, nous nous devons d'évoquer le risque de l'inégalité de statuts entre la mère porteuse et la mère d'intention. Il est nécessaire de penser les formes d'asservissement et d'exploitation que cette pratique de prêt ou de location d'utérus peut générer.

Comme le dit Maurice Godelier : « *Pour dominer, on le sait, il faut aussi disjoindre les corps des dominants et des dominés et en altérer les substances.* »<sup>6</sup> N'être qu'un ventre, ce que les féministes ont tellement et justement combattu, se retrouve au centre de la mission de la gestatrice et de cette nouvelle « cuisine procréative »<sup>7</sup>.

Ce qui interroge, par ailleurs, plus que la rémunération offerte à la gestatrice, car l'adoption internationale aussi coûte cher, c'est le coût symbolique de ce à quoi il est demandé à la gestatrice et à ses proches : conjoint, enfants, parents... de renoncer. Les conséquences de la séparation orchestrée dans la famille « nourricière » du fœtus sont assurément à mieux connaître. Un état des lieux des aspects psychosociaux de telles pratiques pourrait faire l'objet de recherches qualitatives européennes.

Autre point : l'une des questions des participants remarque le changement de termes pour nommer ce dispositif. Effectivement, éluder la mère porteuse qui réfère à une certaine animalité, pour favoriser la dimension de l'altruisme avec la GPA, ne suffit pas à faire admettre une pratique, à l'institutionnaliser, à la socialiser. Car la manière dont on reconnaît ou pas

---

<sup>5</sup> Cf. *Libération*, 3 et 4 mai 2008, pp. 26-27.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>7</sup> Comme l'écrit Geneviève Delaisi de Parseval, dans son dernier livre *Famille à tout prix*, Paris, Le Seuil, 2008.

une filiation et un statut juridique sont bien des faits sociaux. Prenons garde à ne pas privatiser ou euphémiser dans le seul registre de l'amour et de la générosité, d'un côté, et de la souffrance de l'autre, une affaire qui doit être médiatisée au sens de rendue publique et encadrée par le corps social.

### **Pour conclure et élargir le débat**

Nous convenions avec ma collègue médecin et anthropologue, Bernadette Tillard, lors d'une séance de travail consacrée à la réflexion sur la GPA pour préparer cette intervention, que le malaise lié aux mères porteuses renvoie plus généralement à une inquiétude diffuse quant à la procréation dans notre société.

L'augmentation de l'infertilité dans les pays développés, le recul de l'âge des grossesses (voir la Une du *Parisien* du jeudi 12 mars 2009), la baisse importante du nombre de spermatozoïdes chez les hommes, les rivières et réseaux d'eau potable pollués par des œstrogènes, la féminisation des poissons... Cette constellation de menaces façonne nos imaginaires. Et cette causalité environnementale renvoie certes à l'existence bien réelle de polluants, mais aussi à de l'invisible, du cosmique, lesquels, malgré notre hyper-modernité, se mêlent encore et toujours de la fabrication des enfants, ici pour l'empêcher ou la fragiliser. Compter sur d'autres si l'on ne peut plus compter sur soi, sur les membres de la communauté pour produire et porter les enfants, est une issue – encore troublante dans notre société – qui fait son chemin dans cet imaginaire social inquiété.

Dans une autre perspective, Françoise Zonabend<sup>8</sup> parle « d'éclatement des liens procréatifs » avec les PMA, quand on sait, comme actuellement, fabriquer des enfants hors sexe (par fécondation *in vitro*), hors corps (par l'intermédiaire des mères porteuses) et même hors vie puisqu'on peut, dans certains pays, devenir biologiquement père ou mère après sa mort (par prélèvement de gamètes *ante mortem*). Face à de tels bouleversements, de tout temps et dans toutes les cultures les humains ont ressenti le besoin de renforcer des liens de sociabilité, de puiser dans les réservoirs de signes symboliques que sont les rites sociaux, la tradition des délibérations démocratiques, et la mémoire collective attachée à une sagesse pratique, et de trouver de nouvelles réponses grâce à leur inventivité, pour comprendre et interpréter sous une forme ordonnée et intelligible, ce qui resterait sinon informulé et informulable. Il est nécessaire que cette entreprise d'intelligibilité collective se poursuive.

---

<sup>8</sup> Compte-rendu à paraître dans le n° 190 de la revue *l'Homme*, du livre de G. Delaisi de Parseval, *Famille à tout prix*, *op. cit.*